



Revue d'histoire du XIXe siècle

Société d'histoire de la révolution de 1848 et des
révolutions du XIXe siècle

24 | 2002

Varia

L'Avènement de l'aventure. Les Figures de l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940, Thèse pour le doctorat en histoire

sous la direction de Alain Corbin, Université Paris 1, 4 volumes, 1255 f°,
soutenue le 29 novembre 2000, devant un jury constitué de Alain Corbin,
Dominique Kalifa, Jacques Marseille, Pascal Ory et Jean-François Sirinelli
(président).

Sylvain Venayre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rh19/409>

DOI : 10.4000/rh19.409

ISSN : 1777-5329

Éditeur

La Société de 1848

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2002

Pagination : 256-263

ISSN : 1265-1354

Référence électronique

Sylvain Venayre, « *L'Avènement de l'aventure. Les Figures de l'aventure lointaine dans la France des
années 1850-1940*, Thèse pour le doctorat en histoire », *Revue d'histoire du XIXe siècle* [En ligne],
24 | 2002, mis en ligne le 04 juin 2003, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rh19/409> ; DOI : 10.4000/rh19.409

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

L'Avènement de l'aventure. Les Figures de l'aventure lointaine dans la France des années 1850-1940, Thèse pour le doctorat en histoire

sous la direction de Alain Corbin, Université Paris 1, 4 volumes, 1255 f°, soutenue le 29 novembre 2000, devant un jury constitué de Alain Corbin, Dominique Kalifa, Jacques Marseille, Pascal Ory et Jean-François Sirinelli (président).

Sylvain Venayre

Faire l'histoire de l'aventure n'est pas une idée si originale que cela. Tout d'abord parce que l'aventure a suscité un volumineux discours, particulièrement entre 1850 et 1940 et que, ne serait-ce qu'à ce titre, il convenait de se pencher sur le phénomène, de la même façon que l'abondance du discours sur le crime, à la même époque, a pu faire de celui-ci aussi l'objet d'analyses historiques. Il a été montré que le discours sur le crime disait quelque chose de la société qui l'avait produit. Il n'était pas impensable que le discours sur l'aventure, lui aussi, ne nous apprenne quelque chose sur la société qui l'avait produit. Telle fut une des premières intuitions à l'origine de ce travail. Faire l'histoire de l'aventure, ensuite, n'était pas une idée si originale que cela, en ce que l'aventure avait déjà fait l'objet de multiples études émanant d'autres disciplines universitaires que l'histoire. Les études littéraires, la philosophie, mais aussi les sciences les plus à même d'étudier les sociétés humaines --sociologie, ethnologie, anthropologie, géographie, recherches sur les cultures sportives--, toutes ces disciplines avaient déjà pris l'aventure pour objet. Au fur et à mesure que j'ai pris connaissance de tous ces travaux, il m'est apparu de plus en plus naturel que l'histoire, à son tour, y vînt.

Faire l'histoire de l'aventure, enfin, était d'autant moins une idée originale que j'ai rapidement adopté une démarche d'historien des représentations, dont les principes de base sont aujourd'hui solidement établis, et qu'on peut rappeler brièvement. Le premier d'entre eux s'est imposé à moi dès mes premières recherches, alors que j'essayai de bâtir le corpus de sources à partir duquel j'allais travailler. Désireux de trouver des aventures

incontestables étant survenues dans la deuxième moitié du XIX^e et dans la première moitié du XX^e siècles (une période qui, d'ailleurs, ne s'est progressivement imposée à moi qu'en fonction justement des modalités de la constitution de ce *corpus* de sources et des premiers résultats que j'enregistrai en l'analysant), désireux, donc, de trouver des aventures incontestables, je m'aperçus assez vite que je n'en trouverais pas. Aucun journal de grande diffusion ne comportait de pages "aventures", alors que les journaux de la Belle époque ouvraient largement leurs colonnes au crime. Aucun carton d'archives ne s'était jamais intitulé "aventures" : mes voyages aux Archives d'Outre-mer d'Aix-en-Provence ou aux Archives diplomatiques de Nantes furent des insuccès, d'ailleurs prévus. Pire : des aventures qui me paraissaient évidentes (certaines grandes explorations, par exemple) n'étaient jamais ainsi nommées dans les textes d'époque qui en rapportaient les péripéties. Certains événements, enfin, n'étaient nommés "aventures" que par de rares auteurs, d'autres contestant même l'appellation, alors qu'ils semblaient représenter pour d'autres encore l'absolu de l'aventure. Et, à y regarder de plus près, la date de parution de ces textes semblait jouer un rôle dans la capacité de leurs auteurs à définir, ou non, le même événement (ou un événement qui me paraissait à moi relever du même ordre) comme une "aventure".

Il m'a donc fallu renoncer assez vite à l'idée qu'il pouvait y avoir un événement objectif que, d'après des critères universels, on aurait appelé "aventure". Au contraire, ce qui me semblait fondamental, c'était le processus de désignation par lequel un événement en venait, ou non, à être considéré comme une "aventure". Certes, ce faisant, j'introduisais un biais dans mon raisonnement : qu'un événement ne fût pas nommé "aventure" n'empêchait pas qu'il avait pu être ressenti comme une "aventure". Mais comment faire autrement ? "Le postulat euclidien de l'histoire des sensibilités", pour le dire comme le Professeur Alain Corbin, "c'est que l'éprouvé se dit". L'objectivation d'un événement comme aventure, objectivation qui passe par le langage, par le discours, est un fait significatif en lui-même. Si je voulais faire l'histoire de l'aventure, c'est-à-dire la seule histoire qui se pût faire de l'aventure, c'est-à-dire l'histoire du sentiment, du désir d'aventure, il me fallait bien admettre ce principe fondamental : ne considérer comme une aventure que l'événement ainsi nommé. Une telle démarche présente d'ailleurs un intérêt remarquable, qui est un autre des impératifs méthodologiques de l'histoire des représentations : l'historien qui s'y tient strictement ne risque pas de projeter sur les événements du passé ses propres représentations. Opérant ainsi, je ne risquai pas de définir moi-même, en fonction de critères peut-être trop étroitement contemporains, des "aventures" qui n'avaient pas été ainsi ressenties autrefois. Fidèle à l'enseignement naguère dispensé par Alphonse Dupront, je tâchai d'être le plus candide possible face aux textes du passé, de laisser monter le sens des sources, sans forcer celles-ci. L'aventure était donc un objet d'histoire logique, tant par l'abondance du discours qu'elle avait suscité à l'époque que j'étudie, que par l'existence de travaux qui, dans d'autres disciplines universitaires, l'avait prise pour objet, et que par l'accueil favorable que me faisait un champ historiographique désormais bien balayé, l'histoire des représentations. J'étais d'autant plus conforté dans mon choix que, dès le début du XX^e siècle, Georg Simmel, dont se réclament aujourd'hui certains sociologues et anthropologues, avait déjà situé l'aventure dans le champ des représentations, suggérant ainsi la fécondité d'une étude qui s'attacherait au processus par lequel un événement en vient à être désigné comme une aventure : "Si de deux événements dont les contenus assignables ne sont pas très différents, l'un est ressenti comme "Aventure", l'autre non --alors c'est cette différence de rapport au tout de notre vie qui fait que cette signification échoit à l'un et

qu'elle se refuse à l'autre". L'aventure, depuis Simmel, depuis presque un siècle, avait donc déjà été définie comme une représentation, comme un mode de désignation de l'événement, plutôt que comme l'événement lui-même. Et ce mode de désignation impliquait une interrogation fondamentale sur le "tout de notre vie", comme le dit Simmel, sur le sens de nos actions, propre à aiguïser l'attention de tout homme comme de tout historien.

Ces principes de méthode posés, sur quel *corpus* de sources fonder la réalité du travail ? Ma première idée fut que, si l'aventure n'était que la désignation d'un événement, si elle ressortissait d'abord du langage, je pourrais donner de la chair à mon histoire, l'ancrer dans la réalité sociale, en choisissant d'étudier des hommes et des femmes (plutôt des hommes, tant le discours sur l'aventure, je l'ai souligné dans mon travail, est porteur de thèmes virils) qui avaient vécu à l'époque que j'étudie et qui avaient alors été, d'une façon la plus consensuelle possible, considérés comme des aventuriers. J'avais alors l'idée que l'aventurier était celui qui recherchait les aventures et, qu'à ce titre, il devait être celui qui me permettrait d'incarner l'aventure, de la rendre présente au monde tout en suscitant ce discours qui devait être le matériau de mon étude. J'ai ainsi identifié une dizaine de personnages et j'ai tâché de rassembler l'essentiel du discours qu'ils avaient tenu ou qu'on avait tenu sur eux. J'espérais mieux voir, en multipliant les discours et en réduisant le nombre des événements, les distorsions d'avec la réalité, les effets, indépendants de l'expérience de la réalité, qui autorisaient, ou non, la définition d'un événement comme "aventure", d'un homme comme "aventurier". Je constituai ainsi un premier *corpus* de sources, centré autour de dix personnages seulement.

Mais comment aurais-je pu m'en tenir là ? Tout d'abord, parce que l'aventurier n'était pas seulement un homme en quête d'aventures, ce qui est sa définition générique depuis les premiers dictionnaires. Il est aussi l'héritier de plusieurs avatars historiques --le mercenaire médiéval, le flibustier, l'intrigant de la fin de l'Ancien Régime-- qui pèsent, aujourd'hui encore, sur le processus de désignation d'un individu comme "aventurier", et qui biaisaient de ce point de vue ma démarche fondée sur l'évolution du langage, me contraignant à multiplier les aperçus généalogiques, afin de repérer les anciennes formes encore apparentes sous les formes nouvelles que je mettais en évidence. Ensuite, parce que toute une littérature d'aventures était absente de mon *corpus* et qu'eût été une thèse qui prétendait restituer l'histoire du discours sur l'aventure entre 1850 et 1940, qui se fût passée de l'étude de Jules Verne ou de Saint-Exupéry, pour ne citer que deux auteurs qui n'apparaissent pas dans mon premier *corpus* de sources (dans lequel apparaissent tout de même Gustave Aimard, Joseph Conrad ou André Malraux) ? Enfin, parce qu'élargir ce premier *corpus* permettait d'éviter les biais que pouvaient induire une focalisation sur dix individus seulement. Un second *corpus* de sources, donc, est venu s'ajouter au premier. Je l'ai composé, d'une part, en collectant les textes qui servaient de références dans les textes de mon premier *corpus* de sources. D'autre part, en utilisant le catalogue informatisé de la Bibliothèque nationale de France, qui permet une recherche par mots du titre : j'ai ainsi pu réunir l'ensemble des récits qui avaient paru dans la période 1850-1940, et qui contenaient dans leur titre un mot de la famille d'aventure. J'ai fait de même pour les revues qui avaient paru tout au long de la période. J'ai ainsi obtenu deux bases de données qui m'ont parfois permis de travailler de façon statistique. De plus, j'ai intégré dans mon *corpus* de sources, dans leur intégralité, un certain nombre de ces récits qui se voulaient des récits d'aventures vécues ou de ces revues qui se qualifiaient de revues de voyages et d'aventures. Enfin, j'ai ajouté, au gré de mes lectures, des romans d'aventures de cette époque, dont la notoriété et les facilités d'accès étaient telles qu'il

eût été dommage, et même peu sérieux, de s'en passer. Ce second *corpus* faisait une grande place à des écrivains non francophones, particulièrement anglo-saxons. Je n'en étais pas vraiment surpris, dans la mesure où le premier *corpus* lui-même avait fait place à des aventuriers anglo-saxons : Esther Stanhope, James Brooke, Lawrence d'Arabie étaient ainsi rejoints par Joseph Conrad, Rudyard Kipling ou Peter Fleming. Le fait est remarquable, au point qu'il est permis de se demander si cette thèse concerne bien la seule société française. Et il est vrai que je crois que de nombreuses conclusions de ce travail sont valables pour une grande partie des nations d'Europe occidentale. Mais une telle hypothèse reste entièrement à prouver. Je n'ai pour ma part travaillé que sur des sources françaises ou, si elles étaient étrangères, qui avaient manifestement influencé le discours français à l'époque que j'étudie. C'est bien ce discours français, au bout du compte, que j'ai voulu analyser.

Les conclusions de ma recherche, bien évidemment, ne concernent pas les aventuriers eux-mêmes. Ceux-ci ne sont en effet des aventuriers qu'en tant qu'ils furent ainsi désignés par d'autres. La plupart refusèrent même l'appellation, comme je l'ai montré. Tenter de repérer des récurrences, des logiques dans les liens qui les rattachaient à l'ensemble de la société, s'essayer à une sociologie des aventuriers ne m'intéressait donc pas --et ce, d'autant plus qu'une dizaine d'individus ne constitue pas un *corpus* suffisant pour fonder une étude de type prosopographique. Ils m'intéressaient moins, je l'ai dit, pour ce qu'ils avaient fait, que pour ce qu'on avait dit qu'ils avaient fait. Les conclusions de ma recherche ne concernent toutefois pas non plus les producteurs de ce discours sur l'aventure ou, plus exactement, elles n'éclairent en rien les conditions sociales qui ont permis la production de ce discours. Mon travail ne fut pas un travail d'histoire sociale du champ de la littérature d'aventures. Et ce, pour deux raisons : d'une part, parce qu'un tel travail a déjà été fait en partie : les travaux d'Anne-Marie Thiesse, de Christophe Charle, de Gisèle Sapiro ont fait une place aux romanciers d'aventures et à leur position dans le champ littéraire de la deuxième moitié du XIX^e et de la première moitié du XX^e siècles ; d'autre part, parce que mon travail est loin de ne concerner que ceux qui font profession d'être écrivain. Tout discours sur l'aventure m'intéressait, quel que fût son auteur, quelle que fût sa longueur. S'intéresser à la sociologie des auteurs, ç'eût été comparer bien souvent des objets qui n'étaient pas de taille comparable : tel prolifique romancier d'aventures et tel auteur presque anonyme d'un article de journal portant sur l'un des aventuriers que j'avais identifiés. Et que dire de la possibilité d'une comparaison avec les auteurs anglo-saxons que j'ai mentionnés ?

Mes conclusions, en définitive, procèdent logiquement de ma démarche initiale, qui visait à comprendre le mode de désignation d'un événement comme aventure, et son éventuelle historicité. A-t-on toujours défini de la même façon l'aventure ? Il m'apparaît nettement que non, que cette définition a varié avec le temps, que cette variation a entraîné la variation des thèmes véhiculés par le discours sur l'aventure lui-même, que le contenu de ce discours, enfin, a connu un basculement fondamental au tournant des XIX^e et XX^e siècles, disons dans les années 1890-1920, si tant est qu'une périodisation précise pût être acceptable dans ce qui me semble bien, *in fine*, ni tout-à-fait un objet d'histoire sociale, ni certainement un objet d'histoire littéraire, mais bien un objet d'histoire culturelle, au sens le plus large du terme. Pour résumer, disons que les années 1890-1920 furent celles de la constitution de l'aventure en valeur. Le tournant des XIX^e et XX^e siècles inaugura un discours sur l'"Aventure" avec un grand A, sur l'Aventure pour l'Aventure. De la même façon que Reinhardt Koselleck a pu remarquer que le XIX^e siècle avait hypostasié les notions d'Art, de Science et de Progrès, "leur conférant valeur sacrée" (les écrivains du

XVIII^e siècle jusqu'à Condorcet inclus parlaient des arts, des sciences et des progrès au pluriel), le tournant des XIX^e et XX^e siècles hypostasie l'aventure, la situant désormais au cœur de toute une mystique. Alors seulement l'aventure apparut comme le siège d'un certain nombre de vertus suprêmes, qui justifient que l'on puisse parler de l'émergence d'une "mystique" de l'aventure. Ces vertus sont les suivantes : accomplissement de soi, saisie de son propre destin, dévoilement du sens caché du monde. L'aventure devait dorénavant être recherchée pour ces vertus fondamentales. Elle était une action qui n'avait plus un but, mais un sens. Elle devenait une modalité poétique de l'existence. Les signes qui m'ont permis d'identifier ce basculement sont multiples : apparition d'une nouvelle figure de l'aventurier, figure positive, désormais définie par la seule recherche de l'aventure (et plus par la guerre, la flibuste ou l'intrigue), émergence d'une nouvelle figure de l'aventurière, désormais considérée elle aussi comme un personnage positif, basculement de la littérature d'aventure (dont London et surtout Conrad, qui écrivit entre 1895 et 1923, furent les précurseurs), apparition des premières réflexions sur l'ontologie de l'aventure, avec Georg Simmel, déjà cité, ou avec Jacques Rivière. La Première Guerre mondiale ne joua pas un rôle majeur dans cette évolution : en 1920, le *Petit Manuel du parfait aventurier* de Pierre Mac Orlan récapitulait les éléments de la mystique nouvelle, sans rien y ajouter. Ses notations sur la guerre ne faisaient qu'illustrer un propos déjà constitué avant 1914. Il n'empêche que par son caractère de résumé, le petit livre de Mac Orlan peut être considéré comme la fin de la période de maturation de la nouvelle mystique, avant sa diffusion sur une grande échelle --diffusion illustrée notamment par les efforts faits par Malraux ou Saint-Exupéry pour emporter dans les années 1930 le titre de "Conrad français", ou par le prestige d'un Lawrence ou d'un Monfreid dans la France des années 1920 et 1930, ou encore par l'émergence de nouvelles pratiques vécues comme des pratiques de l'aventure, dont témoignent alors les voyages d'Alain Gerbault. Au passage, notons ici l'intérêt de la démarche d'historien des représentations, par laquelle j'avais choisi d'appréhender mon objet de recherche. Si j'avais postulé l'existence d'une Aventure avec un grand A, d'une "grande Aventure", si j'avais exclu, en constituant mon *corpus* de sources, tous les phénomènes qui ne me paraissaient pas relever de la seule recherche de l'aventure pour l'aventure, j'aurais purement et simplement redoublé le discours qui s'inaugura au tournant des XIX^e et XX^e siècles, sans percevoir peut-être qu'il était le résultat d'une émergence originale. Je me serais inscrit moi-même dans la continuité d'un basculement dont, du même coup, j'aurais peut-être eu du mal à identifier l'historicité.

La mise en évidence de ce basculement du tournant des XIX^e et XX^e siècles constitue donc l'axe central de ma thèse. Autour de celui-ci pivotent un certain nombre de thèmes, que l'on peut regrouper grossièrement en quatre points :

--Le premier concerne le discours spécifiquement destiné à la jeunesse, tel qu'il se diffusa largement au XIX^e siècle et perdura dans la première moitié du XX^e. Mélange d'exaltation de l'esprit d'initiative et de la quête du risque, c'était d'abord un discours viril qui a pu être utilisé par la propagande coloniale ou par l'idéologie libérale en matière économique. Mais j'ai montré que l'aventure ne jouait dans ce discours qu'un rôle de séduction. Au fond, il s'agissait d'un discours sur l'héroïsme, dans lequel la figure de l'aventurier était constamment méprisée et la quête de l'aventure pour l'aventure, identifiée à une folie de jeunesse. Le désir d'aventures y était présenté comme quelque chose qui doit être surmonté, le fait de le surmonter étant d'ailleurs le signe du passage à l'âge adulte. Les aventures n'y sont jamais que des péripéties sans signification profonde, toutes commandées par une idée qui dépasse les personnages de cette littérature, eux-mêmes

volontiers définis par l'esprit de sacrifice. Si le siècle que j'ai étudié fut celui de "l'avènement de l'aventure", un auteur comme Jules Verne ne saurait être le symbole de cet avènement. Au contraire, il est le point de départ à partir duquel, pour ne pas dire contre lequel s'est constituée la mystique de l'aventure. Ce n'est pas un hasard si Verne est la tête de Turc de Mac Orlan dans le *Petit Manuel du parfait aventurier*.

--Le deuxième point concerne la mise en place de la mystique de l'aventure. J'ai tâché d'en recenser les étapes, de montrer ce qu'une telle émergence devait à la conception romantique du voyage pour le voyage et à la figure du chercheur d'or, telle qu'elle évolua dans les années 1860-1890. J'ai souligné que cette mystique avait défini des figures répulsives, les figures de la mission : de l'explorateur au service de la science au sportif au service du record. Et c'est ce qui explique des absences qui pourraient sembler étonnantes dans ma thèse. De prime abord, ne pouvait-on pas penser que celui-ci allait faire une place de choix à des gens comme Ernest Psichari, Charles de Foucauld ou Albert Londres, dont les notoriétés furent si grandes dans l'Entre-deux-guerres ? Mais j'ai consulté les biographies qui les prirent pour objet dans les années 1920 et 1930 : il n'y est jamais question d'aventure, et ce pour une raison bien simple. À cette époque, la mystique de l'aventure pour l'aventure a triomphé et elle ne saurait faire une place à un soldat épris de sa patrie comme Psichari, à un missionnaire épris de Dieu comme Foucauld, à un reporter épris de l'information comme Londres. En revanche, on ne s'étonne pas que la figure de Rimbaud ait pu servir d'intercesseur, mal gré qu'en eût celui-ci, mort en 1891. Dans les années 1890-1940, Rimbaud apparut en effet comme tout à la fois l'initiateur de la poésie moderne --celle qui entendait faire un pas en direction de ce qui échappe au monde sensible, en dévoilant le sens caché du monde-- et comme celui qui avait renoncé à cette poésie nouvelle pour la satisfaction de son désir d'aventures. Il était celui qui, plus que tout autre parce qu'il était Rimbaud le poète "voyant", avait su les immenses possibilités que renfermait la quête de l'Aventure. Autour de la figure de Rimbaud se constitua ainsi un discours qui explora avec plus de précision peut-être qu'aucun autre les valeurs sacrées de "l'Aventure" nouvelle ; et ce n'est peut-être pas seulement un hasard si, dans mon *corpus* de sources, la première mention de "l'Aventure", avec un grand A, soit venue en 1898 sous la plume d'un poète, Georges Rodenbach, à propos de Rimbaud.

--Le troisième point concerne l'idéologie véhiculée par ce discours nouveau qui exaltait l'aventure pour l'aventure. Valorisant l'acte gratuit, il était un discours qui méprisait la figure du bourgeois, poussait l'exaltation de l'individu vers un absolu aux accents nietzschéens et imposait une vision aristocratique du monde. J'ai tâché d'examiner si cette idéologie (c'est-à-dire, pour le dire comme Hannah Arendt, la "logique de cette idée" de l'aventure pour l'aventure) pouvait conduire à des positions politiques particulières, sans qu'il soit malheureusement possible de rien conclure de précis, les liens entre fait culturel (dont ressortit l'histoire de l'aventure) et fait politique étant extrêmement ambigus. Il n'empêche qu'on peut émettre l'hypothèse que la définition de cet individualisme absolu, anti-bourgeois, aristocratique et qui exaltait l'action sans but a pu contribuer à la définition du tempérament "anar de droite", tel qu'il fut objectivé dans les années 1950.

--Le quatrième thème, qui pivote autour de ma thèse centrale d'un avènement de l'aventure au tournant des XIX^e et XX^e siècles, concerne les relations qu'entretenait le discours sur l'aventure avec les représentations de l'espace de la planète. Il m'est apparu en effet que, d'une part, l'unité de l'imaginaire de l'aventure, tout au long de la période 1850-1940, tenait à ce que l'aventure était impensable sans qu'il fût fait référence à des

espaces lointains, inconnus et sauvages, que le "blanc" de la carte topographique, la représentation d'une certaine Afrique dangereuse, terre de ces fauves dont Éric Baratay a montré la construction au XIX^e siècle ou les espaces imprécis et périlleux de la mer et du désert pouvaient être des archétypes. Ces espaces lointains n'étaient pas ceux de la colonisation. Les marges de la civilisation n'étaient pas les marches de l'Empire. Les colonies en elles-mêmes étaient le plus souvent évacuées du discours sur l'aventure, même si la propagande coloniale a pu tâcher de réutiliser ce discours. L'aventure était fondamentalement associée aux lieux les plus lointains et les plus sauvages possibles : ce pouvait difficilement être ces espaces en voie de civilisation qu'étaient censées être les colonies.

Il m'est progressivement apparu, d'autre part, que le basculement fondamental des années 1890-1920 était dû à une modification radicale des représentations de l'espace de la planète. L'aventure devint le siège de ces vertus suprêmes que j'ai énumérées au moment même où semblaient disparaître les conditions spatiales qui autorisaient son existence. L'aventure acquit une dimension ontologique alors que les espaces lointains, inconnus et dangereux sans lesquels elle était impossible semblaient s'effacer. Et faire l'histoire de cet effacement fut un véritable enjeu, dans la mesure où les textes de cette époque proposaient eux-mêmes une chronologie de cet effacement, dont il a d'abord fallu se déprendre. Il m'a fallu prendre connaissance de la mutation du discours sur la nostalgie de l'espace au temps de la première génération romantique, pour comprendre ce que le discours sur l'aventure des années 1890-1920 avait pu y ajouter. Au total, j'en suis arrivé à la conclusion que la mystique moderne de l'aventure fut d'abord une réaction nostalgique face au sentiment de la disparition des mondes lointains --les figures de l'aventure étant toutes des figures de la nostalgie, les pratiques de l'aventure, objectivées comme telles, étant toutes des pratiques nostalgiques de l'espace.

INDEX

Mots-clés : Voyage, Représentations, Roman, Histoire culturelle, Littérature